



L'engagement dans la trilogie de Mohammed Dib

Une analyse de l'aspiration de Mohammed Dib pour une Algérie
indépendante dans sa trilogie *La Grande Maison*, *L'incendie* et *Le métier à
tisser*

Inge van de Bruinhorst, 6535569

Sous la direction de: dr. Michèle Kremers-Ammouche

Deuxième lectrice: dr. Ann-Marie Hansen

Université d'Utrecht

Juin 2021

Table de matières

Introduction et cadre théorique.....	2
Méthode.....	7
Chapitre 1 : L'engagement dans <i>La Grande Maison</i>	8
La faim.....	8
La patrie.....	10
Hamid Saraj.....	12
Chapitre 2: L'engagement dans <i>L'incendie</i>	13
Les fellahs et leur misère.....	13
La grève et l'incendie.....	14
Hamid Saraj.....	15
Chapitre 3 : L'engagement dans <i>Le Métier à tisser</i>	17
Le métier à tisser.....	17
Les mendiants.....	18
Chapitre 4 : Evolution dans l'engagement de l'auteur ?.....	20
Conclusion.....	23
Bibliographie.....	25

Introduction et cadre théorique

En 1830, la France commence à coloniser l'Algérie, ce qui mène à une longue période de domination de l'Algérie par la France. Cela a fini en 1962 après une guerre de huit ans qui a causé de nombreuses victimes ; du côté algérien, les pertes sont estimées entre 350,000 et 1,5 millions. La période de dominance de la France en Algérie signifiait que la langue française a pris une place importante dans l'éducation et jusqu'à aujourd'hui la langue française est parlée par beaucoup d'Algériens. Cela signifie aussi qu'une grande partie de la littérature algérienne à cette époque est écrite en français. Une explication pour cela peut être que, grâce à la langue française, les auteurs algériens avaient un public plus grand.

La littérature algérienne écrite en français est marquée par la lutte pour l'indépendance de ce pays. Cette littérature peut être rassemblée sous le nom d'*algérianisme* (Khelouz 128) ou, plus généralement, sous le nom *littérature nord-africaine* (Joyaux, 36). Ce genre de littérature est caractérisé parfois par « l'algérianisme », pour indiquer le courant politico-littéraire né en Algérie autour des années 1920 qui a grandi après la deuxième guerre mondiale à cause du nationalisme montant (Khelouz 128). L'article de Joyaux *The French-Language North African Literature* distingue deux groupes dans la littérature nord-africaine ou l'algérianisme. Premièrement, les écrivains d'origine européenne, comme Albert Camus, Emmanuel Roblès, Jules Roy, Robert Merle, René-Jean Clot, André Rosfelder, Marcel Moussy et Gabriel Audisio. Deuxièmement, les écrivains d'origine berbère et arabe comme, entre autres, Kateb Yacine, Mohammed Dib, Mouloud Mammeri, Mouloud Feraoun et Driss Chraïbi (36). Dans le mouvement de l'algérianisme on trouve des thèmes communs, comme l'exil en France, causé par la pauvreté en Algérie, mais aussi l'inégalité des classes, entre les Arabes, mais aussi entre les Algériens et les Européens ; la lutte entre progression et tradition ; des

conflits raciaux et religieux ; la vie des fellahs, des paysans, et la vie urbaine (Joyaux, Memmi, Roy 33). Dans son article *Romans algériens et guerre de libération* Déjeux parle de "littérature révolutionnaire" pour caractériser la littérature algérienne écrite en langue française qui se révolte contre l'impérialisme colonial (70). Il se concentre surtout sur les romans, peu nombreux, qui touchent la guerre d'Algérie. Il consacre beaucoup d'attention aux écrivains Malek Haddad, Mohammed Dib et Assia Djebar, parce qu'« ils témoignent donc, non pas comme dans un simple constat de gendarmerie mais avec toutes les ressources de leur art romanesque et leur talent reconnu par beaucoup en dehors même de l'Algérie » (75).

Mohammed Dib est donc un des écrivains qui a contribué à cette littérature algérienne qui lutte pour la libération de l'Algérie. Les travaux de Mohammed Dib se placent en effet dans ce courant littéraire parce que la plupart de ses livres parlent de la situation économique, politique et sociale en Algérie, influencée par la présence de la France. Dib est né en 1920 à Tlemcen, une ville située dans l'ouest de l'Algérie. Sa vie n'était pas facile. Dès son plus jeune âge il a éprouvé l'injustice de la société coloniale. Sa famille n'était pas vraiment pauvre, mais ils doivent vivre d'une manière modeste. Son père est mort quand Dib avait onze ans. Il avait choisi d'envoyer Dib à l'école française, « un choix linguistique et culturel » (Desplanques 71). Mohammed Dib a écrit des poèmes depuis son adolescence. Entre 1940 et 1945, pendant la deuxième guerre mondiale, il avait des activités différentes, dont celle d'interprète pour les forces alliées en Afrique du Nord. Après la guerre, il avait encore d'autres professions avant de devenir écrivain, comme un professeur, tisseur et journaliste (Desplanques 72). Ces expériences diverses lui ont permis d'acquérir une connaissance directe de l'Algérie et de ses habitants (Joyaux 38). Son premier livre était publié en 1952, c'était *La Grande Maison*, la première partie de sa trilogie sur l'Algérie.

Mohammed Dib a écrit de nombreux livres après cette trilogie qui comprend *La Grande Maison* (1952), *L'incendie* (1954) et *Le métier à tisser* (1957). Ces trois romans sont écrits dans un style réaliste et traitent des effets de la présence française en Algérie. Ces romans témoignent de la compréhension croissante chez le peuple algérien de l'injustice dont il était victime et de la résistance contre cette injustice qui augmentait entre 1939 et 1942 (Woodhull 71). Dib a opté pour un style réaliste afin de dépeindre la situation politique en Algérie; après l'indépendance de l'Algérie, il retourne à un style plus proche du surréalisme et de la mythologie, ses premiers amours (Berbaoui 93). C'est dans ces genres qu'il a écrit des livres comme *Qui se souvient de la mer*, *L'infant maure* et *Le Talisman*. Il a quitté l'Algérie en 1959 et s'est installé chez ses beaux-parents à Mougins, dans le sud de la France. Pendant cette période, il a beaucoup écrit et il a visité d'autres pays, comme les Etats-Unis et la Scandinavie (Desplanques, Geesey 72). Dès 1964, il s'est établi dans la région parisienne où il est mort en 2003 après avoir été professeur à UCLA à Los Angeles et à la Sorbonne (Déjeux, « *Mohammed Dib, écrivain algérien*, 11). Dib a reçu plusieurs prix pour son œuvre : en 1952 il a reçu le Prix Fénéon pour *La Grande Maison* et, en 1994, l'Académie Française lui a décerné le Grand Prix de la Francophonie qui est considéré comme un prix très prestigieux (Khenaka, Bayou 9).

Mohammed Dib est un écrivain qui s'est beaucoup engagé contre la situation coloniale et la guerre d'Algérie. Sur le but de son écriture, il a dit dans un interview de Claudine Acs paru dans *L'Afrique littéraire et artistique* : « J'écris surtout pour les Algériens et les Français. Pour essayer de faire comprendre à ceux-ci que l'Algérie et son peuple font partie d'une même humanité, avec des problèmes communs, pour l'essentiel, et pour inviter ceux-là à

s'examiner eux-mêmes sans pour cela leur donner un sentiment d'infériorité »¹ Selon Déjeux ces auteurs algériens, comme Mohammed Dib, « vivent le drame de leur peuple ; ils sont à l'écoute et se rendent compte que rien n'est simple, que rien ne peut être raconté dans un roman comme si rien n'était arrivé ou n'était en train de survenir » (74). L'Algérie est très importante dans leur œuvre: « Algeria, its landscapes, its smells, their voices and faces, indelibly marked Dib's sensibility. Who better than himself could describe the sunbaked, wind-swept earth ? » (Desplanques 73)

Sa trilogie de trois romans sur l'Algérie, *La Grande Maison*, *L'incendie* et *Le métier à tisser*, a été écrite entre 1952 et 1957. L'histoire de la trilogie se déroule entre 1939 et 1942 et dépeint l'émergence des aspirations nationalistes qui trouvent leur origine dans le ressentiment contre la dépossession des terres et aussi généralement dans toutes les frustrations liées au colonialisme (Desplanques 73). Le roman *La Grande Maison* se déroule à la veille de la Deuxième Guerre Mondiale. Cette guerre a ouvert les yeux de nombreux Algériens sur la possibilité de leur libération de la domination française. Le roman traite la manière dont le colonialisme, la résistance et les changements historiques se manifestent, non seulement dans le domaine public, mais aussi dans le domaine privé. Ces événements sont présentés à travers les yeux d'un garçon Omar qui, à la fin de la trilogie est un adolescent (Woodhull 72).

J'ai choisi l'écrivain Mohammed Dib parce qu'il sait écrire les problèmes du colonialisme dans un style réaliste, un style qui me plaît. Avant de lire sa trilogie, j'ai lu *Au café* (1955) et *Le talisman* (1966). Dans ces collections de nouvelles, j'ai noté son engagement contre la situation politique en Algérie. Il écrit sur les problèmes que le système colonial a causé en

¹ Interview par Claudine Acs, *L'Afrique littéraire et artistique*, n°18, aout 1971. Trouvé dans: Déjeux, Jean. *Mohammed Dib, écrivain algérien*. 11

Algérie, ce qu'il fait aussi dans sa trilogie. Ensuite, il n'y a pas beaucoup d'écrivains qui ont enrichi à ce point la littérature algérienne. Son œuvre est considérée comme constructive, profonde et lucide (Déjeux, *Mohammed Dib, écrivain Algérien*, 7). Il a écrit plus de trente romans, sans compter ses nouvelles et ses poèmes. Il a reçu plusieurs prix pour ses romans et sa poésie, parmi lesquels le Grand Prix de Francophonie, le prix de l'Union des écrivains Algériens et le Prix de L'Académie Poétique (Khenaka, Bayou 9). La trilogie me semble intéressante parce qu'elle décrit d'une manière réaliste la vie et la lutte quotidiennes des Algériens et on peut y remarquer son aspiration pour une Algérie libre et indépendante.

Mohammed Dib est donc un écrivain qui s'est engagé contre la situation coloniale en Algérie. C'est la raison pour laquelle je voudrais traiter les trois livres et découvrir s'il y a une évolution dans son style d'engagement à travers les trois livres. La question de ce travail est donc la suivante :

Comment peut-on remarquer l'aspiration pour une Algérie indépendante dans la trilogie de Mohammed Dib « *La Grande Maison* (1952), *L'incendie* (1954) et *Le métier à tisser* (1957) et dans quelle mesure peut-on remarquer une évolution dans l'engagement de l'écrivain à travers ces trois livres/romans ?

1. Comment Mohammed Dib s'engage-t-il dans son aspiration pour l'indépendance de l'Algérie avec son livre *La Grande Maison* ?
2. Comment Mohammed Dib s'engage-t-il dans son aspiration pour l'indépendance de l'Algérie avec son livre *L'Incendie* ?
3. Comment Mohammed Dib s'engage-t-il dans son aspiration pour l'indépendance de l'Algérie avec son livre *Le Métier à Tisser* ?

4. Dans quelle mesure peut-on remarquer une évolution de son degré d'engagement à travers les trois livres et est-ce que cet engagement évolue ?

Méthode

Pour répondre à la question de recherche je vais surtout utiliser une méthode thématique parce que je pense qu'à travers les différents thèmes présents dans le texte on peut remarquer l'aspiration de Dib pour l'indépendance de l'Algérie. En analysant les thèmes principaux dans les romans nous pourrions montrer les manières différentes dont Dib aspire à l'indépendance de l'Algérie. Certains thèmes reviennent beaucoup dans les romans comme par exemple la misère, la faim et l'amour pour la patrie. Une fois les analyses faites dans le cadre des trois premières sous-questions, nous pourrions voir s'il existe des similarités et/ou des différences dans son style d'écriture et si on peut dire qu'il y a une évolution dans son engagement puisque le premier roman est écrit en 1952, avant le début de l'indépendance de l'Algérie, alors que le dernier est écrit en 1957, durant la guerre d'Algérie, qui a duré huit ans de 1954 à 1962.

Chapitre 1 : L'engagement dans *La Grande Maison*

Le livre *La Grande Maison* est paru en 1952, c'est à dire deux années avant le début de la Guerre d'Algérie qui mènera à l'indépendance en 1962. Dans *La Grande Maison* on peut remarquer que l'écrivain s'engage dans la situation en Algérie. Avec ce livre il aspire à l'indépendance de l'Algérie.

La Grande Maison se déroule en 1938/1939 et parle de l'enfance d'Omar, un jeune garçon de dix ans. Il vit dans une petite chambre de la grande maison collective Dar Sbitar, dans laquelle vivent aussi d'autres familles, ce qui signifie un patio, une cuisine et des toilettes partagés. Sa vie est marquée par la misère et la faim, il n'a jamais assez à manger. Il vit avec sa mère et ses deux sœurs ; son père a abandonné la famille. Sa mère Aïni travaille très dur pour nourrir sa famille, mais elle a du mal à gagner suffisamment d'argent pour acheter du pain.

La faim

La faim est donc un thème omniprésent qui revient dans presque chaque chapitre du roman *La Grande Maison* de Dib. Dès la première page le roman traite le problème de la faim chez le personnage principal, Omar : « Un peu de ce que tu manges ! Omar se planta devant Rachid Berri Un faisceau de mains tendues s'était formé et chacune quémandait sa part » (8). Ainsi on voit dès le début qu'il y a beaucoup d'Algériens, y compris des enfants comme Omar, pour qui la quête d'un morceau de pain est le but principal. Le pain, et la nourriture en général est un motif important dans l'histoire, comme le montre bien le dialogue suivant extrait du début du roman :

« Tous les yeux levés vers lui le scrutaient bizarrement. Quelqu'un haletant, hasardait :

- Tu as mangé tout seul un morceau de viande grand comme ça ?
- J'ai mangé un morceau de viande grand comme ça.
- Et des pruneaux ?
- Et des pruneaux ?
- Et de l'omelette aux pommes de terre ?
- Et de l'omelette aux pommes de terre
- Et des petits pois à la viande ?
- Et des petits pois à la viande
- Et des bananes ?
- Et des bananes.

Celui qui avait posé ces questions se taisait » (15).

La citation ci-dessus est un des nombreux exemples dans lequel il devient clair que la faim et l'absence de nourriture jouent un rôle très grand dans *La Grande Maison*. Pour lui et pour la plupart de ses camarades presque toutes les choses sauf le pain, sont des produits de luxe, comme des pruneaux, de la viande, des bananes, mais aussi des produits comme le riz et les pommes de terre, ce qui est décrit dans des autres passage du livre (156 et 168).

Mais la faim dans le roman est plus que seulement l'absence de nourriture, la faim est un vrai ennemi :

« La chaleur, que la faim accompagnait constamment, leur faisait des nuits sans sommeil. Cependant, plus que la chaleur, la faim restait pour eux terriblement présente. Dans le corps, d'Omar c'était comme une flamme insaisissable qui lui procurait une certaine ivresse. Devenue tout à coup trop légère, trop fragile, sa chair ne lui permettait pas de s'enfoncer dans l'épaisseur de la nuit où le sommeil n'est que sang et désirs. Une végétation aux racines flottant entre ciel et terre absorbait son corps, le vidait comme une cosse » (127).

La faim, qui le harcèle, est si présente qu'elle détruit le corps et l'esprit des Algériens. Le grand souci d'un enfant jeune comme Omar est le pain, qui devient comme une obsession dans le roman. La faim dans *La Grande Maison* peut transformer les personnages. C'est à cause de la faim qu'Aïni devient inhumaine envers sa mère, qui est une autre bouche à nourrir : « pourquoi appelais-tu tant cette nuit ? Tu es folle ! pestait Aïni au-dessus de sa tête. (...) Hé, Mama ! tonitruait Aïni dans son oreille en poussant vers elle l'écuelle. Tu ne vois pas que je t'apporte à manger ? Ou bien ce que j'apporte te déplaît ? » (127).

Le comportement d'Aïni envers sa mère change quand il n'y a plus de nourriture, ramené par Mustapha, le cousin d'Omar. Ainsi, la nourriture a le pouvoir de métamorphoser la psychologie des êtres humains (Abdelaziz 8)

En peignant la misère et la faim d'une telle manière réaliste et vivante, Dib veut provoquer de la sympathie pour la situation algérienne chez son public français et, indirectement, remettre en cause le régime colonialiste.

La patrie

Dans le roman, peu est dit sur la situation coloniale dans laquelle Omar et sa famille vivent. L'anticolonialisme n'est certainement pas exprimé directement, mais c'est surtout présenté par la misère et la faim dont souffre la plupart des personnages dans l'histoire. Mais il y a un moment remarquable dans lequel le lecteur peut déduire l'opinion d'Omar sur cette situation coloniale. L'école franco-arabe qu'Omar visite donne à ses élèves des leçons morales et dans la leçon décrite dans le livre il s'agit de La Patrie :

« - Qui d'entre vous sait ce que veut dire : Patrie ? Quelques remous troublèrent le calme de la classe. La baguette claqua sur un des pupitres, ramenant l'ordre. Les élèves cherchèrent autour d'eux, leurs regards se promenèrent entre les tables, sur les murs, à travers les fenêtres, au plafond, sur la figure du maître ; il apparut avec

évidence qu'elle n'était pas là. Patrie n'était pas dans la classe. Les élèves se dévisagèrent. Certains se plaçaient hors du débat et patientaient benoîtement. Brahim Bali pointa le doigt en l'air. Tiens, celui-là ! Il savait donc ? Bien sûr. Il redoublait, il était au courant. – La France est notre mère Patrie, annonça Brahim. (...) Les lèvres serrées, Omar pétrissait une petite boule de pain dans sa bouche. La France, capitale Paris. Il savait ça. Les Français qu'on aperçoit en ville, viennent de ce pays. Pour y aller ou en revenir, il faut traverser la mer, prendre le bateau... La mer : la mer Méditerranée. Jamais vu la mer, ni un bateau... Mais il sait : une très grande étendue d'eau salée et une sorte de planche flottante. La France, un dessin en plusieurs couleurs. Comment ce pays si lointain est-il sa mère ? Sa mère est à la maison, c'est Aïni ; il n'en a pas deux. Aïni n'est pas la France. Rien de commun. Omar venait de surprendre un mensonge. Patrie ou pas patrie, la France n'était pas sa mère » (20,21).

Le terme « La Patrie » est quelque chose d'inconnu pour Omar et ses compagnons de classe. Ils ne sont donc pas élevés avec l'idée que l'Algérie est une colonie de la France et que les Français ont tout le pouvoir. Omar ne sait pas beaucoup de France. Il sait seulement que sa capitale est Paris et que la France est située de l'autre côté de la mer Méditerranée, mais c'est tout. Il ne comprend pas comment un tel pays lointain peut être considéré comme sa mère, parce qu'il comprend seulement le sens littéral de « mère » et non le sens figuré. Dans ce fragment, Dib exprime d'une manière subtile et indirecte sa désapprobation de la colonisation de la France de l'Algérie. Il utilise le regard innocent du personnage principal Omar pour transmettre ses pensées envers le colonialisme. Il n'est en effet pas logique pour un enfant qu'un autre pays situé loin d'Algérie soit *la mère* de l'Algérie. De plus, l'image allégorique de la France comme mère de l'Algérie est ironique parce qu'une mère est nourricière alors que la France ne nourrit pas l'Algérie puisque le peuple algérien a toujours faim.

Hamid Saraj

Hamid Saraj est aussi un personnage important dans le roman *La Grande Maison*. Ce personnage est décrit d'une manière très positive : il est beau, il a un caractère débonnaire, un maintien paisible et ferme, une voix agréable, des réflexes rapides et « le plus étonnant, c'était l'expression de ses yeux verts, très clairs, qui semblaient voir plus avant dans les gens et les choses » (62,63). De la page 61 à 68 il est décrit comme un héros, un homme très sympathique qui a un cœur pour les gens autour de lui. Tout le monde aime et respecte Hamid Saraj ; les femmes parlent de lui avec respect et il a prêté à Omar un livre qu'il a beaucoup aimé. A la page 69 on apprend qu'Hamid Saraj a été arrêté par la police, jeté en prison et torturé pour la seule raison qu'il se prononce contre le colonialisme. Hamid Saraj est par conséquent un homme qui montre son amour pour sa patrie l'Algérie et il est le symbole de la révolte et exprime la voix du peuple dans *La Grande Maison*. Il est en fait le porte-parole de l'auteur, parce qu'à travers ce personnage qui s'engage pour défendre son pays, Dib informe le colon que l'Algérie n'est pas française et ne le sera jamais. Le but recherché par Hamid Saraj est celui de l'auteur : défendre les droits du peuple algérien (Khenaka 23,24): « Des salaires de 8 et 10 francs par jour. Non, ce n'est plus possible. Il faut une amélioration immédiate des conditions de vie des ouvriers agricoles » (120). De la page 119 à 123 on lit qu'il veut libérer son pays en éveillant la conscience des indigènes à la nécessité de la révolte. Dans la langue arabe le nom « Saraj » signifie « flambeau », ce qui veut dire qu'Hamid Saraj représente « la lumière luisante qui éclaire la voie du peuple via la diffusion de la conscience politique, pour son émancipation » (Khenaka 46). Plus généralement, le personnage d'Hamid Saraj symbolise surtout l'espoir d'une Algérie libre et indépendante dans l'avenir.

Chapitre 2: L'engagement dans *L'incendie*

L'incendie (1954) est le deuxième livre de la trilogie de Mohammed Dib. Dans ce roman il s'agit toujours d'Omar qui a onze ans maintenant, mais son rôle est moins important par rapport à *La Grande Maison*. *L'incendie* se concentre plus longuement sur la vie des fellahs et leur lutte contre la colonisation et la misère.

Les fellahs et leur misère

Le thème qui revient le plus souvent dans *L'incendie* est donc celui de la vie difficile des fellahs. Le mot « fellahs » est le nom qu'on donne aux paysans du Moyen-Orient. L'existence des fellahs d'Algérie est marquée, tout comme celle d'Omar dans *La Grande Maison*, par la misère et la faim. Ils travaillent pour le colonisateur et sont obligés de céder une grande part de leur récolte à la France. La dureté de leurs conditions de travail sont manifestées dès le prologue.

« Leur existence se passe en journées agricoles et pastorales chez les colons. Elle est si archaïque, et les gens se montrent si simples, qu'on les croirait issus d'un continent oublié. La terre là-haut, intraitable et sans eau, étouffe dans la garrigue : la griffe de l'antique araire a peine à l'entamer. Les fellahs sont souvent proie à la famine. (...) La civilisation n'a jamais existé ; ce qu'on prend pour la civilisation n'est qu'un leurre. Sur ces sommets, le destin du monde se réduit à la misère » (8).

De même, leur logement est misérable et l'auteur implique ici directement le régime colonialiste français:

« Il est, ici une autre solitude. Celle des chemins caillouteux et empoussiérés qui parcourent le pays. Bordés de haies, les champs de vigne s'étendent à perte de vue ; de place en place se montre une méchante cabane de fellah. Toutes ces cabanes sont semblables. Elles ont l'air de quelque chose de perdu, de quelque chose de triste qui

te poursuit sans cesse. (...) Mais la colonisation blesse : ses yeux ont désespérément peur et les yeux des hommes sont désespérément durs. Le colon considère le travail du fellah comme totalement sien » (27).

Ces deux citations exposent la vie misérable des fellahs mais, surtout, leur servitude sur le sol de leur propre pays. La situation du fellah est souvent discutée dans le livre : « Le fellah sent mauvais. Le fellah n'est qu'une bête » (27). Dib voudrait donc prêter attention à ce groupe social et attirer l'attention de son public sur les fellahs qui sont opprimés par les Français.

La grève et l'incendie

Les fellahs décidèrent de s'unir et de faire la grève ; ils déclarent donc ouvertement la guerre au système colonial et voudraient changer leurs conditions de travail (125-132). Cette grève est probablement fictionnelle, mais dans cette période, il y avait déjà des révoltes en Algérie contre le système colonial. *L'incendie* semble donc être une prophétie quand il déclare : « Un incendie avait été allumé, et jamais il ne s'éteindrait. Il continuerait à ramper à l'aveuglette, secret souterrain ; ses flammes sanglantes n'auraient de cesse qu'elles n'aient jeté sur tout le pays leur sinistre éclat » (131, 132)

A Bni-Boublen, il y a parfois un incendie qui détruit les champs des fellahs. Les incendies causent que la pauvreté des fellahs s'accroît. Un incendie s'aggrave leur misère et leur faim. L'incendie décrit aux pages 131 et 132 était allumé et les grévistes sont accusés et arrêtés par la police (139-142). Le titre du livre est *L'incendie*, parce que l'incendie qui allume dans le livre a aussi une valeur symbolique ; l'incendie est une métaphore pour le signal d'une révolte qui viendra. (Mansouri, 43)

Ce qui est remarquable, c'est que le livre est publié en 1954, juste avant le commencement de la guerre d'Algérie, le 1^{er} novembre 1954. La grève dans *L'incendie* est une révolte contre

le régime colonial : la fiction devient donc réalité mais la réalité de la guerre d'indépendance dépasse la fiction d'une grève locale (Mansouri 44)

Hamid Saraj

Le personnage de Hamid Saraj qui, comme nous l'avons vu précédemment était un personnage important dans *La Grande Maison*, joue encore un plus grand rôle dans *L'incendie*. Il est un héros chez les fellahs mais un ennemi pour les colons. C'est lui qui a convaincu les fellahs de s'unir et de se soulever contre le colonisateur parce qu'il est compatissant avec la misère des fellahs. Hamid Saraj s'oppose à Kara Ali, un fellah qui travaille avec les Français pour s'enrichir et qui va le trahir en le livrant à la police. En prison, Hamid est plusieurs fois interrogé et torturé par les agents de police, ce qui est décrit d'une manière très réaliste par le narrateur :

« Il les laissa frapper, essayant seulement de se garantir pour qu'ils ne l'abîment pas tout à fait. Les coups sonnaient dans sa tête, dans son corps ; l'engourdissement l'envahissait. Il ne sentait plus son nez, ses yeux ; mais les oreilles lui brûlaient. Humide et chaud, son sang ruisselait. (...) Hamid se redressa, oscilla sur ses jambes. Il tenta d'enlever le sang qui lui recouvrait le visage en s'essuyant des deux mains. Le commissaire lui jeta un regard sans expression et continua son chemin » (108,109).

Hamid Saraj, le héros du livre, est torturé et emprisonné par des agents de police qui travaillent pour la France. Cette description de la brutalité et de la violence policière pendant son emprisonnement crée de la sympathie chez le lecteur. Même si les agents de police le torturent, Dib en impute aussi la responsabilité à Kara Ali. Ce sont des gens comme Kara Ali, qui, en trahissant leurs propres compatriotes et leur patrie, sont la cause de beaucoup d'inégalités dans la politique en Algérie (Joyaux, Memmi, Roy 35).

Hamid Saraj a fait son travail ; il a ravivé le feu chez les fellahs pour s'unir et se révolter

contre le colonialisme. A la page 154 on lit qu'il a été transféré dans un camp de détention au Sahara dont il ne reviendra pas, ni dans *L'incendie* ni dans *Le métier à tisser*.

Chapitre 3 : L'engagement dans *Le Métier à tisser*

Le métier à tisser

Le métier à tisser est non seulement le titre du livre, mais c'est aussi le thème principal du roman. La dernière partie de la trilogie se déroule en 1940; la deuxième guerre mondiale a commencé et Omar a maintenant 13 ans. Au lieu d'aller à l'école, Omar trouve un travail comme tisserand : « Aïni avait décidé un an plus tôt : « Apprends un métier ! Tu ne tireras rien de tes livres » » (11). C'est un métier dur et misérable. Dans la cave des tisserands, Omar devient un adolescent, il écoute les discussions des autres tisserands et éprouve la misère.

D'abord, Omar est effrayé à l'idée de travailler dans la cave : « Omar descendit les dernières marches de l'escalier où il s'était arrêté et se trouva de plain-pied dans la cave. Une tiédeur de naseaux de bête se colla à sa figure. L'enfant suffoqua ; on n'y voyait goutte. Du coup, il regretta la rue : plutôt la pluie, qui se déversait à seaux, que cet étouffement. Il hésita, pris d'une folle envie de remonter l'escalier et de fuir » (26). Au début ce n'est donc pas facile pour Omar de travailler dans la cave. Il est le plus jeune et il doit trouver sa place dans le groupe. Mais après un peu de temps, il réussit à se faire des amis, Ocacha et Hamedouche. Même dans ce sous-sol, les tisserands maintiennent un degré d'espérance qui transpire dans leurs conversations sur leur misère : « Hamedouch riposta : - Tu es l'homme d'un rêve ! (..) Ocacha sourit. Lorsqu'il eut, avec son aide, Hocine Tarf, tourné l'ensoupleau et raccroché la tempia, il frotta une allumette, porta la petite flamme ondoyante vers le mégot qu'il serrait entre les lèvres, en inclinant la tête de côté. – Il nous faut ce rêve, répondit-il » (167).

L'allumette d'Ocacha et sa petite flamme constitue son rêve pour des jours meilleurs.

L'allumette et la petite flamme peuvent représenter symboliquement le feu qui attisera la

Révolution mettant fin à l'ère coloniale (Boukhelou 50). Dib utilise donc le symbole du feu pour indiquer qu'il y a de l'espérance et du rêve pour une vie meilleure, ce que revient aussi dans *L'incendie*. Le roman finit avec l'arrivée des Américains qui signifiait la fin de la deuxième guerre mondiale. Mais pour Omar cela signifiait l'arrivée de l'espoir : « LES A-ME-RI-CAINS ! Le cœur d'Omar sauta dans sa poitrine sous l'effet d'une joie insensée. Un impossible espoir l'étreignit, sa gorge se contracta et il crut qu'il allait pleurer » (207). Pour lui, la fin de la deuxième guerre mondiale apporte de l'espoir pour des temps meilleurs, pour une Algérie libre.

Les mendiants

Contrairement aux tisserands qui ont encore l'espérance d'une vie meilleure, les mendiants semblent avoir perdu tout espoir parce qu'ils meurent dans les rues à cause de la faim. Dans les trois livres, les mendiants sont le groupe social qui souffre de la plus grande misère :

« Sans relâche, l'armée grouillante des meurt-de-faim affluait à travers rues et venelles. Elle soulevait le sol, aurait-on pensée, pour déboucher de profondeurs inconnues. Honteuse cohue qui s'épouillait en plein air, étalait ses membres épuisés, ses escarres purulentes, ses yeux trachomateux. Une cendre froide saupoudrait ses êtres sans identité. Ils vagabondaient un peu de-ci de la : jamais ils n'allaient bien loin. Inattentif les uns aux autres, ils ne se réunissaient pas entre eux. Mais quand quelque part, une distribution de nourriture ou de gros sous avait lieu, ils formaient un cercle qui s'enflait à vue d'œil. Si, à ce moment là on les chassait, ils se séparaient docilement » (19).

Les mendiants sont donc maltraités par les soldats français, qui voudraient se débarrasser de tous les mendiants : « Les pouvoirs publics venaient de charger les dernières grappes de mendiants dans plusieurs camions. La ville était libre ; elle respirait ! » (89).

Avec le portrait des plus pauvres de la ville de Tlemcen, Dib montre encore une fois

comment le peuple est opprimé par le système colonial. On peut interpréter leur situation poignante comme un cri pour un changement en Algérie.

Chapitre 4 : Evolution dans l'engagement de l'auteur ?

La trilogie sur l'Algérie de Dib est donc une histoire qui décrit d'une manière réaliste la vie des Algériens de la classe moyenne. Les trois livres *La Grande Maison*, *L'Incendie* et *Le métier à tisser* sont souvent considérés comme partiellement autobiographiques (Joyaux, Memmi, Roy 34). Dib lui-même a éprouvé les inégalités du système colonial depuis un âge jeune. C'est pourquoi les trois romans ont un message anticolonialiste et décrivent les problèmes et la misère que le système colonial a causé en Algérie. Les travaux de Dib appellent à un changement radical des relations entre la « colonie » Algérie et la France (Joyaux, Memmi, Roy 46,47).

Dans les trois romans, les thèmes de la faim et de la misère ont une place importante. Dans *La Grande Maison* le thème de la faim domine la vie d'Omar et sa famille : « Il avait terriblement faim, toujours, et il n'avait presque jamais rien à manger à la maison » (109). La quête d'Omar pour manger seulement un petit morceau du pain est poignante à lire. Mais dans le livre peu est dit sur les Français, les colons; les responsables de la faim et de la misère dans le livre ne sont donc pas personnifiés. C'est le contraire dans *L'incendie* où le ton est plus direct et plus anticolonialiste. Dans ce livre les colonisateurs ont un plus grand rôle et reviennent plusieurs fois dans l'histoire : les Français M. Marcus et M. Auguste par exemple, qui traitent avec indifférence un accident atroce qui cause la vie d'un fellah (77). Un autre exemple peut être trouvé aux pages 167 à 171, dans lesquelles un homme français demande à Omar de porter ses courses, ce qu'il n'ose pas refuser.

De plus, en comparaison avec *La Grande Maison*, Dib s'adresse plus au lecteur dans *L'incendie* et ses critiques sont plus directes et agressives. Le lecteur peut ainsi y lire:

« La folie de la liberté leur est montée au cerveau. Qui te délivra, Algérie ? Ton peuple marche sur les routes et te cherche » (26).

« Parce que les colons sont des voleurs, le caïd est un voleur, les gendarmes sont des voleurs, l'administrateur est un voleur et messire Kara... - Et messire Kara ? Un voleur aussi ! Tous des voleurs et des sans-honte » (68).

« Pourquoi ne parlez-vous pas des colons ? Tout ce que vous dites est avisé et sage. Mais à quoi sert-il ? Vous ne prononcez pas un mot de ceux qui sont là pour notre malheur. C'est d'eux que vient tout notre mal ! » (90).

C'est dans *Le métier à tisser*, le dernier livre de la trilogie, que le ton de l'écrivain est le plus triste. L'atmosphère dans le livre est en effet sombre et déprimée. Les mendiants dans *Le métier à tisser* portent la misère à un nouvel apogée. Ils connaissent une plus grande misère que celle de la famille d'Omar dans *La Grande Maison* ou des fellahs dans *L'incendie* puisqu'ils meurent à cause du manque de nourriture. Les colons sont la cause de leur misère.

Le métier à tisser est le livre le plus triste de la trilogie et c'est le livre dans lequel il est le plus difficile de trouver de l'espoir. Les conversations entre les tisserands occupent la plus grande partie du roman, ce qui peut rendre le livre monotone pour le lecteur (D'Ucel, 278). Par contre, la fin du *Métier à tisser* est la fin la plus heureuse : « Le cœur d'Omar sauta dans sa poitrine sous l'effet d'une joie insensée. Un impossible espoir l'étreignit, sa gorge se contracta et il crut qu'il allait pleurer » (207). Omar éprouve donc une grande joie causée par l'arrivée des soldats américains qui lui offrent du chocolat. Il croit que l'arrivée des soldats américains et le début de la libération de l'Algérie.

La fin de *La Grande Maison* est aussi marquée par l'espoir à cause du commencement de la

première guerre mondiale : « Vive Hitler (...) Il serait le défenseur de l'islam et chasserait les Français » (177,178). Cela donne de l'espoir, mais Omar est toujours en quête de pain. Il ne sait pas vraiment comment il se sent à la fin du livre : « Le cœur d'Omar tressaillit. De joie ? On ne saurait le dire. Pourtant c'était de la joie qui soulevait son cœur ainsi : une sensation qui l'envahissait par vagues claires. D'où venait ce bonheur qui s'oubliait en lui ? » (188). En comparant cette fin avec celle dans *Le métier à tisser*, on voit que l'espoir et la joie ont augmenté chez Omar ; la libération de l'Algérie est proche. *L'incendie* est le livre qui parle le moins d'Omar et, à la fin, il ne s'agit pas d'Omar ; rien n'est dit de l'espoir et de la joie à la fin de *L'incendie*.

Dans les trois livres Dib lutte avec acharnement contre l'oppression des Algériens par les Français. Mais dans chaque livre on voit que l'urgence augmente. Dans *La Grande Maison* l'urgence se limite à Omar, sa famille, et les autres habitants de Dar-Sbitar. Dans *L'incendie* l'urgence s'étend chez tous les fellahs. Dans *Le métier à tisser* l'urgence s'étend dans toute la ville et jusqu'aux tisserands et surtout aux mendiants qui représentent un groupe énorme. Quand Omar grandit, il se rend de plus en plus compte du grand malheur causé par les colons. En vieillissant, il comprend mieux l'urgence de la libération de l'Algérie. Dans ce sens on peut donc parler d'un engagement grandissant. Mais dans les trois livres, Dib se prononce contre le colonialisme ; dans chacun des livres il montre un autre groupe qui souffre sous le régime colonialiste et la conclusion de sa trilogie est que seule une Révolution pourra libérer l'Algérie.

Conclusion

Dans cette recherche nous avons cherché à répondre à la question suivante : Comment peut-on remarquer l'aspiration pour une Algérie indépendante dans la trilogie de Mohammed Dib *La Grande Maison* (1952), *L'incendie* (1954) et *Le métier à tisser* (1957) et dans quelle mesure peut-on remarquer une évolution dans l'engagement de l'écrivain à travers ces trois livres ?

Dans *La Grande Maison* (1952) on peut remarquer l'aspiration de Dib pour une Algérie indépendante dans la description de la vie quotidienne d'Omar et sa famille, qui vivent dans une grande misère. Dib ne s'exprime pas directement contre la domination de la France en l'Algérie mais dépeint la faim et la misère qui occupent une très grande place dans les vies des Algériens; Dib veut provoquer de la sympathie chez son lecteur. Il remet indirectement en cause le régime colonialiste en présentant la misère et la faim qui sévissent en Algérie. Son aspiration est aussi reflétée dans le personnage Hamid Saraj, homme respecté par le peuple mais haï par la police, qui veut inciter les Algériens à se révolter contre le régime colonial. Il symbolise l'espoir pour une Algérie libre et indépendante.

Dans *L'Incendie* (1954), Dib montre à nouveau son aspiration pour une Algérie libre en décrivant la situation misérable des Algériens, en particulier celle du groupe social des fellahs. Le ton dans cette histoire est plus direct et plus anticolonialiste. Les adversaires des fellahs sont aussi présentés dans *L'incendie*, par Kara Ali, M. Marcous et M. Auguste, ce qui montre au lecteur comment les fellahs sont exploités par le colonisateur. De plus, Hamid Saraj revient dans *L'incendie* et incite les fellahs de se révolter ; il est arrêté, torturé et emprisonné par la police, ce qui provoque à nouveau un sentiment d'injustice et de sympathie chez le lecteur.

Dans *Le métier à tisser* (1957), la vie misérable des mendiants et des tisserands est décrite ; la misère s'est étendue à toute la ville et la situation est devenue encore plus grave. Dib montre dans *Le métier à tisser* qu'une libération de l'Algérie est devenue nécessaire. A la fin du livre on voit que l'arrivée des Américains à la fin de la seconde guerre mondiale apporte de l'espoir et fait croire en une libération possible de l'Algérie. Dib montre donc son aspiration pour une Algérie libre par la description de la misère et de l'espoir chez Omar et les autres tisserands.

D'un côté on peut donc noter une évolution dans l'engagement de Mohammed Dib parce que le ton de Dib devient plus anticolonialiste à travers les trois livres. Dans *L'incendie* et *Le métier à tisser* il s'adresse plus souvent et plus directement au colonisateur que dans *La Grande Maison*. L'urgence pour une libération augmente à travers la trilogie car la misère augmente aussi. D'un autre côté on voit que la conclusion de chacun de ces livres est la même ; dans toute la trilogie il montre le malheur dont le colonialisme est responsable et par conséquent la nécessité de lutter pour une Algérie indépendante.

Bibliographie

Sources primaires :

Dib, Mohammed. *La Grande Maison*. Éditions du Seuil, 1952.

Dib, Mohammed. *L'Incendie*. Éditions du Seuil, 1954.

Dib, Mohammed. *Le Métier à Tisser*, Éditions du Seuil, 1957.

Sources secondaires :

Abdelaziz, Djeniène. « Le thème de la faim dans la grande maison de Mohammed Dib ». *Université Mohamed Khider de Biskra*. 2014/2015
<http://archives.univ-biskra.dz/bitstream/123456789/5877/1/Djeniène%20Abdelaziz.pdf>

Boukhelou, Fatima. « Revolution, épreuves initiatiques et symbolique du tissage dans Le Métier à tisser de Mohammed Dib ». *Université Mouloud Mammeri*.
<https://www.asjp.cerist.dz/en/article/22488>

Berbaoui, Nacer. « Écriture de la fragmentation et discontinuité énonciative chez Mohammed Dib dans les romans *Le métier à tisser* et *L'infante maure* », *Insaniyat*, 63-64 | 2014, <https://doi.org/10.4000/insaniyat.14740>

Déjeux, Jean. *Mohammed Dib écrivain algérien*. Éditions Naaman, 1977

Déjeux, Jean. "Romans Algériens Et Guerre De Libération." *L'Esprit Créateur*, vol. 26, no. 1, 1986, pp. 70–85. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/26284576

Desplanques, François, and Patricia Geesey. "The Long, Luminous Wake of Mohammed Dib." *Research in African Literatures*, vol. 23, no. 2, 1992, pp. 71–88. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/3820396

D'Ucel, Jeanne. "Review: Le métier à tisser." *Books abroad*, vol.32, no.3, 1958, p278
www.jstor.org/stable/40098349

Joyaux, Georges J. « THE FRENCH-LANGUAGE NORTH AFRICAN LITERATURE ». *The Centennial Review of Arts & Science*, vol. 3, no. 1, 1959, pp. 35–50. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/23737584

Joyaux, Georges J., et al. “Driss Chraïbi, Mohammed Dib, Kateb Yacine, and Indigenous North African Literature.” *Yale French Studies*, no. 24, 1959, pp. 30–40. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/2929299 Accessed 25 Mar. 2021.

Khelouz, Nacer. “Les Écrivains Algérienistes Et Arabo-Berbères Face à La France Coloniale.” *The French Review*, vol. 85, no. 1, 2011, pp. 128–141. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/41346040

Khenaka, Assia. Bayou, Ahcène. « Le Contexte Algérien dans La Grande Maison de Mohammed Dib ». Diss. université de jijel, 2015. <http://dspace.univ-jijel.dz:8080/xmlui/handle/123456789/4753>

Mansouri, Yacine. « L’engagement dans L’incendie de Mohammed Dib ». *Université El hadj Lakhdar-Batna*, 2011/2012. http://eprints.univbatna2.dz/403/1/le_Yacine%20MANSOURI.pdf

Woodhull, Winifred. « Mohammed Dib and the French Question ». *Yale French Studies*, no. 98, 2000, pp. 66–78. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/2903228

